Le communisme avait déjà tracé ses frontières.

Du coup, mon père était bloqué, lui et toute sa famille, quand nous sommes venus vivre dans la nouvelle ville en abandonnant les rives natales de ce lac – le plus beau de la terre – dont l'image s'était imprimée pour toujours dans nos pensées.

L'espoir existait, même lorsqu'il y avait des guerres. Nous avions la possibilité de chercher l'issue, d'errer. Mieux valait que ma mère ne se remémore pas ce temps-là, les jours où elle restait seule avec les enfants, avec le destin. Elle maudissait la guerre. Dans la seule prière qu'elle avait héritée des deux religions qu'avait connues notre famille, elle ne demandait à Dieu que cela : qu'il sauve ses enfants de la guerre. Quel qu'ait été l'objet de nos discussions, il lui semblait toujours qu'il était question de la guerre, elle demandait sans cesse : « Est-ce qu'il y aura la guerre ? »

Durant sa vie, mon père s'était déjà trouvé par deux fois au pied du mur du labyrinthe balkanique, un jour à l'est, l'autre à l'ouest. Indécis, il n'avait pu sauter le pas, partir à l'ouest ou à l'est. Il s'est installé où il a pu et ce furent encore les Balkans.

Maintenant qu'il ne pouvait plus sortir de cette ville, il ne lui restait plus que l'espérance de prendre un jour sa revanche sur le destin. Ses livres étaient tout ce qu'il avait pour se consoler, pour se sortir du cercle de l'exil balkanique. Il n'aurait quitté pour rien au monde ces écrits sacrés qui contenaient la promesse d'un meilleur avenir. Son voyage s'était arrêté sur les quais de la gare ferroviaire. Nous, ses enfants, nous ne comprenions pas ce qui le poussait dans nos promenades à nous ramener si souvent du côté de la grande gare. Nous y allions le plus souvent pour regarder un train sur les wagons duquel était écrit « *Balkan Express* ». Nous ne savions pas alors ce que voulaient dire ces mots, même si « *Balkan* », nous connaissions.

Nous n'avions pas un grand trajet à effectuer pour nous rendre à la gare. Quand nous trouvions de l'argent, il nous arrivait d'y aller avec l'une de ces grandes calèches héritées de la période turque, quoique ce moyen de transport fût l'apanage des adultes. La première fois, voyant un train, nous nous étions dit que le monde était sans doute grand et que, partant, le voyage aussi pouvait être long.

Il y avait des jours dans notre famille où mon père jurait par tous les diables, regrettant de n'être pas parti lorsqu'il était encore temps. Il aurait aimé traverser la mer pour retrouver la trace de ses ancêtres sur quelque terre promise. Ma mère, elle, n'était pas très enthousiaste à cette idée. Pour ce qui était de nous, nous ne savions pas encore ce qu'était une locomotive, des wagons, nous n'avions jamais pratiqué le train, mais nous garderons pour toujours le souvenir du voyage sur place de notre père.

Le *Balkan Express* aurait pu nous conduire en l'espace d'un ou deux jours jusqu'à nos cousins, ceux qui étaient partis, un siècle auparavant, vers les pays de l'Est, ou ceux qui s'étaient installés à l'Ouest, ces deux pôles du partage de notre famille. Lorsque mon père était de mauvaise humeur, même dans sa chambre, dans ses livres, il était à l'étroit. C'était pourtant son unique patrie. Il nous prenait alors par la main et nous emmenait voir notre *Balkan Express*. Il arrivait que le train soit en retard. On voyait alors notre père, impatienté de ce contretemps, s'agiter comme s'il était le voyageur le plus anxieux, interrogeant les personnes qui attendaient sur les quais. Nous seuls savions qu'il ne partirait pas. D'autres fois, inquiets, nous allions sur les rails

écouter battre le pouls de la voie ferrée. Lorsque le train était à l'arrêt, nous entrions dans les wagons pour vivre pleinement chaque instant du départ, puis, au dernier moment, nous sortions par l'autre porte pour le regarder s'en aller. Le train s'ébranlait, mon père attendait jusqu'à l'ultime sifflement de la locomotive. C'était l'instant de son départ, la poursuite imaginaire de son exil.

Il arrivait aussi qu'un autre train vienne à nous cacher notre *Balkan Express*. D'habitude, cela ne durait pas longtemps, il repartait, nous laissait voir l'apparition merveilleuse de l'*Express* qui emmenait tous nos espoirs. Alors mon père était gagné par une tristesse qui, à la fin, nous accablait aussi.

Les années passaient, passaient... une éternité. Mon père n'a jamais pris le *Balkan Express*. Dans la grande gare ferroviaire de son rêve perpétuel où le *Balkan Express* faisait escale, il restait à quai, au terminus de l'exil. Au soir de sa vie, il ne pouvait plus se rendre à la gare, physiquement du moins. Dans la nuit profonde, il retrouvait ses livres, ses derniers amis qui encore, incitaient son cœur à battre. Lorsque le silence s'installait sur la ville, il savait que le train n'était pas loin qui allait l'emmener vers les siens, il savait qu'il fallait rester en éveil, c'était plus fort que lui. Toute son attention était tendue. Puis lorsque le train disparaissait dans un dernier sifflement, il se rassérénait enfin, il pouvait s'endormir tandis que ma mère suivait son périple dans la nuit et dans le rêve. Elle l'enveloppait d'une fine couverture et s'allongeait à ses côtés jusqu'à ce que se mette à chanter le premier coq. Mon père accomplissait un autre cercle de sa vie, encore un voyage sur place dans l'attente de son *Balkan Express*. Ce va-et-vient dura autant que l'illusion qu'il gardait que le train l'emporterait un jour au royaume de ses rêves déçus, au long de ses fameuses années balkaniques. Le train était une porte coulissante sur un univers merveilleux qu'il espérait atteindre un jour. C'était impossible. Paradoxalement, c'est ce qui faisait aussi le charme mystérieux du retour. Il ne lui restait plus que cet espoir ultime et fugitif, la consolation insaisissable de son existence nomade.

Ainsi passait la vie dans les Balkans, qui se perdait dans l'horizon d'un exil sans fin. Son existence parfois lui faisait penser à un livre inachevé, incompréhensible et qu'il lui était impossible de lire jusqu'au bout.

Voyageant sur place, il pouvait tout emporter avec lui... Mon père a de la sorte parcouru toute l'Europe. Lorsqu'il s'est arrêté dans cette ville, après tous les départs et tous les recommencements, il lui restait juste assez de lumière à dépenser dans les yeux pour lire ses livres jusqu'au dernier. La grande lecture qu'il préparait depuis tant d'années allait enfin pouvoir recommencer.

C'était une période de grands changements ; le luxe de la civilisation industrielle avait conquis solennellement notre ville. Nous n'avions pas fini de nous étonner de voir ces autobus à étages majestueux importés d'Angleterre : engins effrayants, pareils à des aéronefs démodés. Il y avait de la résignation dans l'air, un doute, une fatigue qui radotait. Le progrès, après tout, n'était peut-être qu'une colossale tromperie. Les messages que mon père envoyait aux siens restaient sans réponse. Il y avait des parents à l'est et au sud qui portaient notre nom, recevaient ses lettres, mais par indifférence ou par peur, ne répondaient jamais. En se transplantant au siècle passé, en Turquie, la lignée maternelle de notre famille nous avait oubliés. Ils avaient sans doute décidé une fois de plus de tout recommencer et de trouver un autre équilibre, une nouvelle vie. Cela lui faisait mal aussi. Il finit par ne plus se rendre sur les quais de la gare ferroviaire. Il portait sa peine sur son visage et nous étions alors la famille la plus triste du monde. Contempler les rails était une souffrance ; ils avaient tracé sur l'horizon une promesse, une certitude au point le plus extrême de son espoir. Il put alors se vouer entièrement à sa passion des livres... Il voyageait grâce à eux, lui qui ne pouvait plus voyager. Il projetait déjà dans leurs entretiens muets de bâtir une forteresse à son auguste solitude. La peine qu'il avait de ne plus pouvoir se rendre à la gare ferroviaire nous pesait aussi. Notre espoir de trouver une issue à l'exil était de plus en plus ténu.

C'est à cette époque que la ville fut ravagée par un terrible tremblement de terre. Le bâtiment de la gare ferroviaire fut coupé en deux. Le temps s'était arrêté sur les vieilles horloges. Mon père avait perdu ses derniers espoirs de rattraper le *Balkan Express*, de rejoindre les siens et de retrouver son identité. Quelques wagons immobiles restaient prisonniers du paysage... Un architecte vint, qui fit édifier une nouvelle gare, suspendue au-dessus de la ville. Mon père perdit définitivement la trace

du *Balkan Express* et l'espoir de voyager un jour à son bord. Il voyait le coquillage de sa vie se refermer doucement et lui rendre chaque jour, chaque mouvement moins facile. Maintenant qu'ils avaient déplacé les édifices, il ne lui restait même plus la consolation d'entendre le sifflement de son train lorsqu'il entrait ou sortait de la gare.

* * *

Des années plus tard, je fis mon premier voyage à travers l'Europe avec le *Balkan Express*. Mon père avait fini par ne plus parler de ses rêves brisés. Il restait dans sa chambre, sachant que désormais il ne pourrait plus partir. Ma mère aussi était plus sereine, quoique préoccupée par le désir insatisfait de son compagnon. Nous vivions des jours paisibles. Il y avait bien sûr, la peur maligne que cela ne dure pas, mais nous avions réussi à la rejeter dans les ténèbres avec tous ses cortèges de furies qui nous abjuraient de partir, de fuir toujours.

Je suis entré dans le train en pensant à mon père. Les idées fusaient dans ma tête, n'étais-je pas en train de lui voler son rêve ? Le mouvement s'est enclenché dans un terrible vacarme d'engrenages, le convoi s'affranchissait peu à peu de sa lourdeur. Je croyais toujours que le train faisait du sur place, je n'arrivais pas à y croire. Le *Balkan Express* me conduisait sur des routes trop longtemps espérées, les noms des villes y brillaient à mes yeux comme des légendes. Dans le dernier compartiment de ce train qui semblait sorti tout droit de l'esprit de mon père, le regard glissant sur les rails qui s'éloignaient, je me demandais si je filais vers un avenir ou vers le passé, ou alors tout cela n'était-il qu'un éternel recommencement ?

Lorsque je lui avais annoncé mon intention de partir pour Paris par le *Balkan Express*, j'avais immédiatement reconnu la joie qui avait transfiguré son visage... Je n'étais plus aussi sûr que ce voyage était le « mien », peut-être n'étais-je que le facteur, l'agent d'une justice qui ne pouvait que s'accomplir. Ses yeux bleu clair m'ont fixé longuement, et des larmes invisibles ont couru sur son visage. C'était la vie qui pleurait dans ses yeux. Mon père ne pleurait jamais, ou du moins c'était l'idée que j'avais depuis toujours. Il s'est tourné pour se cacher. C'était peut-être la première fois dans sa vie qu'il pleurait. Il y avait dans ses larmes

toute sa peine qui transparaissait. Que n'aurait-il pas donné autrefois pour pouvoir, à son aise, comme dans l'éblouissement de cet après-midi-là, épuiser la source viciée d'un regret. Maintenant plus rien n'était pareil, la réalité avait été modifiée comme par l'aube d'une nouvelle vie. Son épouse se trouvait près de lui, partageant son bonheur comme elle a partagé tout ce qui a été important dans son existence. Ce qui venait de se passer entre mon père et moi lui parvenait avec d'autant plus d'intensité.

« Il veut partir avec le Balkan Express pour le Nord, en passant par l'Ouest, il en a décidé ainsi », dit-il à l'intention de ma mère. Mon père avait insisté sur les mots « Nord » et « Ouest » pour lui faire comprendre que je prenais une direction différente de celle dont il avait toujours rêvé. Elle me regardait avec cette inquiétude qui l'agitait chaque fois qu'il était question de départ.

Le bouleversement qui s'était emparé de notre petite société ne nous était pas complètement inconnu, – ce flux intérieur qui, pareil aux marées, rythmait notre vie sur les rivages de l'exil. Il y avait du nouveau enfin, la perspective d'un voyage au-delà des frontières et cela, par le train fétiche de notre père, le Balkan Express.

Mes parents étaient relativement inquiets de ce départ. Ma mère, à l'idée qu'elle allait se séparer de son enfant, mais surtout ce qui la tourmentait c'était de voir se réveiller le vieux démon du voyage dont nous avions tous tant souffert. Et cela n'était pas de bon augure. La seule patrie pour elle était sa famille, ses enfants, ces vies dont elle s'était chargée dans les malédictions de toutes les guerres, famines et sécheresses. Après toutes ces errances, elle avait enfin trouvé la sérénité dans les Balkans en paix. Et voilà maintenant que l'un deux parlait de partir au loin...

Mon père essayait de voir les bons et les mauvais côtés de mon voyage. Il était heureux de voir se réaliser en son fils le rêve de toute sa vie. C'était une sorte de libération, une dimension inconnue, une nouvelle amplitude de son âme. Le voyage est une solution possible à l'exil, un moyen de s'en sortir, le passage d'un exil à un autre avec la chance, l'insaisissable chance entre les deux. Mais mon père était soucieux, il craignait de ne plus me revoir, que je reste à l'Ouest, que j'y disparaisse dans quelque tour de prestidigitation du destin, comme cela s'était vu si souvent dans notre famille. Était-ce qu'il reconnaissait en moi son désir

non-réalisé de partir, de quitter la famille, de prendre la responsabilité entière de son existence, toutes ces fascinations si séduisantes et si néfastes à la conservation de son identité. Il avait peur tout simplement que je me perde, que je l'oublie, et glisse sur la pente maudite où peinait notre famille. Toutes ces pensées et bien d'autres se voyaient dans les larmes qui coulaient sur son visage.

Le jour arriva. Je suis parti avec le Balkan Express. Tous mes amis étaient venus m'accompagner, il n'y manquait que mon père. Le départ, cette fois-ci, n'avait plus la même intensité émotive. Je me souvenais des ballades qui nous menaient du côté de la gare dans l'espoir secret que quelque chose allait arriver, quelque chose qui nous obligerait à partir, dans les années de l'après-guerre où tout était possible. Mon premier grand voyage, nouveau déplacement pour la famille. Le train accélérail, ordonnant à chaque roulement les mouvements chaotiques et les bruits... et de plus en plus distinctement les coups des roues qui tournaient de plus en plus vite. Chaque troisième ou quatrième seconde, la jante venait frapper sur la barre d'acier. L'accélération avait été si brutale...

* * *

Les jours ont passé, les mois, les années. Je recevais de ma mère des lettres qui exprimaient ses inquiétudes bien au-delà du sens ordinaire des mots. On pouvait facilement y deviner la question qui n'était jamais formulée directement : quand allais-je revenir ? Mes réponses disaient clairement que, bien sûr, je reviendrais. Néanmoins le temps passait... Lorsque je me suis enfin décidé à prendre le Balkan Express pour rejoindre ceux qui m'attendaient quelque part à mi-chemin du grand Sud, je ne les ai pas avertis. Je me suis arrêté en route à Venise, dans la seule ville de l'Ouest où mon père et ma mère aient désiré venir. J'ai eu brusquement envie de leur passer un coup de fil, de Venise. J'entends la voix tremblante de mon père tout près de ma mère et qui lui disait : « Il revient. Cette fois, notre fils revient... »